

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles CALLIPE

La pensée sociale de Frédéric Ozanam

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 313-317

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La pensée sociale de Frédéric Ozanam

De tous les laïques du siècle qui se consacrèrent au service de l'Eglise, Frédéric Ozanam, s'il n'est pas le plus illustre, n'est pas loin d'être le plus aimé. Il est néanmoins permis de douter qu'on le connaisse bien. Il a été, comme beaucoup d'autres, victime de ses œuvres ou, plus exactement, d'une vue incomplète et amoindrie de ses œuvres. Et nombre de ceux qui admirent en lui, à bon droit du reste, l'un des plus brillants représentants du catholicisme libéral, s'étonneraient sans doute d'apprendre qu'il a su opposer à la démagogie une autre digue que les Conférences de Saint Vincent de Paul et qu'il fut, au surplus, l'un des apôtres les plus résolus du catholicisme social. « J'ai cru, je crois encore, à la possibilité de la démocratie chrétienne, écrivait-il à M. Foisset, le 24 septembre 1848 ; je ne crois même à rien autre en matière de politique ». On n'acquiert pas en un jour une conviction si ferme ; et il ne sera donc pas superflu, peut-être, d'examiner par suite de quelles influences, après quelle évolution, sous quelles formes particulières, celle-là s'est imposée à la raison d'Ozanam. Pour mieux connaître les vivants, n'est-il pas bon parfois d'interroger les morts ?

Ozanam eut ce privilège, périlleux pour plusieurs, heureux pour lui, de publier sa pensée avant de l'avoir entièrement mûrie. Et on peut donc en suivre, à travers ses œuvres, la lente formation. Depuis les *Réflexions sur le saint-simonisme*, qu'il écrivit à l'âge de dix-huit ans, jusqu'à ce *Pèlerinage au Pays du Cid*, qu'il acheva de rédiger dans sa quarantième année et quelques semaines seulement avant de mourir, il n'a point cessé d'être en mouvement et en progrès : tour à tour juriste et historien, journaliste et professeur, il est toujours chrétien, toujours artiste, toujours jeune. Jeune, il l'est encore ; il l'est même plus que jamais. L'homme de 1830 et de 1848 n'est pas dépaycé au milieu des luttes présentes : il est des nôtres. Nous ne garderons sur ce point aucun doute si nous étudions en lui l'écrivain religieux et social ou, suivant une expression qui lui était chère, le « démocrate catholique », et si, dans cette étude, nous nous attachons moins à ce qu'il fit qu'à ce qu'il fut.

I

Ozanam nous a laissé une sorte d'auto-biographie intellectuelle : c'est sa correspondance intime. Il s'y découvre tout entier. Nulle part on ne suit mieux l'histoire des pensées maîtresses de sa vie ; nulle part on n'en aperçoit mieux l'origine. L'adolescence et la jeunesse d'un homme sont des périodes trop obscures pour qu'on ne s'empresse pas de les éclairer à l'aide de ces précieux documents.

Dès 1831, cet adolescent observe que « le passé tombe », et, avec toute l'ardeur d'une imagination fière d'avoir à recommencer ce monde, il en fait part à deux de ses camarades d'enfance. Mais les révolutions qui emportent les trônes n'emportent pas l'humanité : l'humanité a de l'avenir. Si une société décrépite et vieillie s'en va, c'est qu'une autre apparaîtra bientôt, « plus

jeune, plus brillante et plus belle ». Car les bouleversements sociaux ne sont jamais tels que rien du passé ne subsiste dans les combinaisons futures. « Le présent, qui vient du passé, contient l'avenir. Si donc il est vrai que l'humanité va subir une recombinaison nouvelle à la suite des révolutions qu'elle éprouve, il faut reconnaître que les éléments de cette synthèse définitive doivent se retrouver dans le passé ». Or l'élément essentiel, universel, vital, c'est la religion. De là cette conséquence que, pour travailler utilement aux reconstructions qui se préparent, il faut s'attacher, avant *tout*, à la religion — à la vraie, qui est la catholique, — mais à la religion préalablement séparée de tout contact officiel avec des partis condamnés, à l'autel débarrassé du trône. C'est alors qu'Ozanam rêve d'entreprendre une « démonstration de la vérité de la religion catholique par l'antiquité des croyances historiques, religieuses et morales ». De cette idée, à laquelle l'influence du Lamennais d'alors n'est sans doute pas étrangère, on retrouvera la trace dans les principaux écrits d'Ozanam ; elle remplit la première de ses publications.

Ainsi, ce qu'on trouve avant tout en Ozanam, c'est le catholique, et, en même temps que le catholique, l'apôtre. Mis de bonne heure en contact avec des incroyants, il devait naturellement se demander par quelle attitude il réussirait le mieux à concilier à l'Eglise leur sympathie. Dans ces lignes d'une lettre intime, on n'a pas de peine à retrouver un écho des pensées qui avaient déterminé la création de *l'Avenir* : « Montrons à la jeunesse étudiante, écrivait-il, qu'on peut être catholique et avoir le sens commun, qu'on peut *aimer la religion et la liberté* ».

Une œuvre plus originale que cette thèse et non moins féconde, sortit de cette préoccupation. Ozanam, vers la fin de sa vie, en a marqué lui-même le caractère et

l'esprit dans une page importante qu'il faut lui emprunter : « Nous étions alors envahis, raconte-t-il, par un déluge de doctrines philosophiques et hétérodoxes qui s'agitaient autour de nous, et *nous éprouvions le besoin et le désir de fortifier notre foi* au milieu des assauts divers que lui livraient les systèmes de la fausse science. Quelques-uns de nos jeunes compagnons d'étude étaient matérialistes ; quelques-uns, saint-simoniens ; d'autres fouriéristes ; d'autres encore, déistes. Lorsque nous, catholiques, nous nous efforcions de rappeler à ces frères égarés les merveilles du christianisme, ils nous disaient tous : « Vous avez raison, si vous parlez du passé, le christianisme a fait autrefois des prodiges ; mais, aujourd'hui, le christianisme est mort ». Et, en effet, *vous qui vous vantez d'être catholiques, que faites-vous ? Où sont les œuvres qui démontrent votre foi* et peuvent nous la faire respecter et admettre ? » Ils avaient raison : ce reproche n'était que trop mérité. Ce fut alors que nous nous dîmes : Eh bien, à l'œuvre ! et que nos actes soient d'accord avec notre foi ! Mais que faire ? que faire pour être catholique, sinon ce qui plaît le plus à Dieu ? Secourons donc notre prochain, comme le faisait Jésus-Christ, et *mettons notre foi sous la protection de la charité.* »

Ces lignes d'Ozanam marquent bien l'origine et précisent bien le but des Conférences de St-Vincent-de-Paul. Avec le relief que donne toujours à la pensée l'expérience prolongée d'une œuvre, il y résume les nombreuses lettres de sa jeunesse, où il s'entretenait avec ses amis de ses entreprises et de ses projets. La « charité » n'est qu'un moyen ; le but vrai, unique, c'est la foi. Conserver leur foi, la démontrer, la répandre, telle est la triple fin chère à des âmes d'apôtres, que poursuivent les membres de la « société » nouvelle. Ils font mieux que de s'afficher bruyamment comme les bienfaiteurs des

pauvres, ils se constituent leurs obligés; et en les considérant, non pas comme des mendiants, mais comme les « receveurs généraux » de Dieu, dépositaires et distributeurs de ses grâces, ils se placent du premier coup au cœur même de la doctrine et de la tradition chrétienne.

(A suivre.)

Charles CALLIPE.